

LE DEVOIR

Serge Gainsbourg & Jane via le Japon - Jazzy Jane

Sylvain Cormier | Le Devoir | 09 Décembre 2011

Jane nous aime, nous aimons Jane, c'est entendu. Bras ouverts, prêts à l'étreindre, nous la retrouvions. Avec des musiciens japonais cette fois-ci? Pourquoi pas. Elle a tant plaisir à montrer depuis six mois au monde entier que le Japon existe et exulte, n'est pas seulement ruines et centrales fissurées, ça nous ferait plaisir aussi. À ce point plaisir?

Bêtement, j'imaginai que des musiciens japonais, ça voulait dire des orchestrations à la sauce nipponne trad, de la même façon qu'Arabesque nous avait donné du Gainsbourg arabisant: mais non! Ce spectacle présenté au Métropolis dans le cadre de la série Jazz à l'année du FIJM, suivez mon regard, était celui d'un quatuor de virtuoses du jazz japonais mené par le pianiste Nobuyuki Nakajima. Piano, batterie, violon, trompette ou trombone: ça vous rajeunissait le Gainsbourg, ça monsieur. On était presque revenus au temps du 33-tours Jazz dans le ravin, au Serge des bars Rive Gauche.

Jane savait, elle, ce qui nous attendait, fière comme tout de sa proposition et de ses champions: elle en jouissait, souriant plus immensément encore que d'habitude, à moitié spectatrice de son propre spectacle. Subtils, modulés, nuancés, les arrangements de son cher Nobu conféraient une étonnante cohérence aux trois décennies de chansons de Gainsbourg: entre Les amours perdues de 1961 et Amours des feintes de 1991, entre des chansons aussi dissemblables que Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve et Comic Strip, tout était lié, et ces combinaisons trombone-violon ou trompette-piano en disaient long sur la richesse des motifs du beau Serge.

À la suggestion du fidèle gérant Philippe Lerichomme, Jane avait même appris du Gainsbourg qu'elle ne connaissait pas, des jeux textuels pas chantables du genre Haine pour aime, Con c'est con ces conséquences ou Classé X: avec ses Japonais experts, mêmes celles-là devenaient possibles sur scène.

Jane l'avait dit à Nobu, le spectacle au Métropolis allait être différent des autres de la tournée. Il l'était. Pas besoin de rien expliquer ou traduire en anglais, pas besoin de présentation pour la plupart des chansons: nous chérissions autant Ballade de Johnny-Jane et Di Doo Dah que Ces petits riens ou La Chanson de Prévert. Elle en était ravie comme la grande petite fille qu'elle est, allant jusqu'à se promener entre les tables pour nous le faire savoir, raillant Toronto au passage: "On a eu une telle galère..."

A-t-elle jamais mieux chanté? Elle s'est appliquée comme jamais, notre Jane, habillée chic, coiffée, maquillée. L'occasion était belle, rare, unique, et Jane Birkin voulait que tout soit parfait et beau. Et c'était beau et parfait. Sauf pour le coup du passeport perdu le matin du spectacle, évidemment.

par Sylvain Cormier